

1

C'est la seconde soirée que la petite fille, naufragée, passe dans cette misérable maison en ruine. Au fond, elle observe d'un œil morne son nouveau foyer qui risque de lui tomber sur la tête, en écoutant bêtement les chants d'oiseaux et les murmures des arbres valser avec le vent. À proximité d'une grande ville, seule, abandonnée, pas un seul voisin à qui parler et poser des questions ; d'ailleurs, elle est trop jeune pour poser des questions. C'est le désespoir, elle est la naufragée qui grelotte de froid, qui a survécu grâce à un tronc d'arbre échoué sur la rive de la rivière en crue, c'est un cadeau du Ciel.

Au fait ! Qui suis-je ? Où suis-je ? se dit-elle. Elle reste sans parler, elle pleure. Elle cherche son père, elle a froid ; dehors, il pleut, il fait sombre, il n'y a aucun bruit excepté celui du vent. Elle se sent tiraillée dans tous les sens entre peur, faim et froid. La nuit a été longue, interminable, mouvementée et ponctuée de longs moments où elle s'est réveillée avec le vent qui a tenté de faire tomber le toit de cette ruine sur sa tête. Elle est dans un état hypnagogique, semi-conscience entre la veille et le sommeil. Le jour se lève, un petit rayon de soleil intense pénètre la pièce où s'est réfugiée la petite fille. Contente de voir le lever du jour, elle sort pour se réchauffer. Elle s'accroupit contre le mur. Son estomac gargouille et crie famine, elle tourne sa tête dans tous les sens, espérant trouver n'importe quoi à se mettre sous la dent.

Soudain, elle entend des pas. Un homme mûr, des cheveux gris, des moustaches bien taillées, une petite barbe, habillé correctement, passe à quelques pas de la ruine. La petite fille l'observe, le surveille, c'est peut-être une menace. Elle est prête à partir en courant, mais ses forces l'abandonnent, perdue dans ses choix, entre la peur de l'inconnu et la crainte de ne pas demander secours. Le temps qu'elle hésite, l'homme l'a repérée :

« Mais que vois-je ? C'est une enfant, qu'est-ce qu'elle fait là, à cette heure-ci ? dit l'homme, c'est un endroit isolé de tout. »

Il continue à faire quelques pas, puis décide d'aller voir de plus près. À son approche, la petite se met debout, prête à courir si elle le peut. L'homme la rassure :

« N'aie pas peur, ma petite, dis-moi, où sont tes parents ? Ils sont dedans ? Comment t'appelles-tu ? »

Pas de réponse. L'homme est choqué en voyant l'état de la petite fille, éclaboussée de boue de la tête aux pieds, du sang séché sur ses cheveux et son visage. Il sait que les blessures à la tête sont dangereuses et que les symptômes annonçant un traumatisme crânien grave peuvent se manifester très tardivement.

Après s'être assuré qu'elle est toute seule, il lui repose la question :

« Comment t'appelles-tu ?

— Je ne sais pas, lui dit-elle.

— D'où viens-tu ?

— Je ne sais pas. »

Il remarque qu'elle a toujours peur. Il lui dit :

« Tiens, je m'assieds à côté de toi, pour te tenir compagnie. »

Elle hoche la tête, signe pour dire oui. Il s'assied en gardant une certaine distance pour ne pas l'affoler. La fillette tremble de froid. Il lui enlève son manteau et la couvre, elle le laisse faire. Il décide d'allumer un feu pour la réchauffer, et, par miracle, elle lui demande à manger. Il décide de se présenter :

« Je suis monsieur Scott, et toi, quel est ton prénom ?

— Je ne sais pas, je ne me rappelle pas, monsieur Scott.

— Alors, tu as faim ? lui dit-il. Elle hoche encore la tête. Tu sais, ma petite, je n'ai rien sur moi, est-ce que tu veux venir chez moi pour manger ? Tu pourras manger autant que tu veux... »

Elle ne répond pas, il se lève et commence à marcher.

« Suis-moi, tu veux bien ? »

La petite fille le suit. Il se retourne pour lui parler et constate qu'elle a du mal à se tenir debout.

« J'ai de la peine pour toi, ma petite, viens que je te porte. »

Il la prend dans ses bras. Arrivé chez lui, il met l'eau à chauffer et lui sert rapidement un bol de lait chaud avec un zeste de café – le café est une boisson énergisante psychotrope stimulante – et un grand morceau de pain. La fillette se jette sur la nourriture et dévore tout ce qu'il y a devant elle à pleine bouche.

« Mange doucement, ma petite, sinon tu vas avoir mal au ventre. Si tu n'en as pas assez, tu peux en reprendre. »

Elle est rassasiée. Elle finit de manger. Entre-temps, l'eau a chauffé. Il la déshabille et la lave : il enlève la boue et le sang séché sur ses cheveux et son corps.

« Malheureusement, je n'ai pas d'affaires pour une petite fille. Tu vas te couvrir avec le drap et la couverture, le temps que je lave tes affaires, et je vais ajouter du bois pour les faire sécher. Mais avant, je vais m'occuper de cette vilaine plaie que tu as sur la tête. »

Le temps de la soigner, la petite s'est endormie. Il la met dans le lit et la couvre bien, il ferme la porte derrière lui et part en ville ; il achète des vêtements pour une fille de cinq ans environ, car il ne connaît pas son âge, et par la même occasion, il fait des courses pour deux personnes. Des amis lui font remarquer que la partie de jeu de table « Tafl » est remise pour plus tard.

« Je suis désolé, mes amis, mais j'ai des choses à faire. »

Il arrive chez lui, la fillette dort encore. Il dépose les courses et commence sans tarder à préparer le déjeuner, car il a une invitée à la maison. *Mon invitée est blessée et a besoin de reprendre des forces*, se dit M. Scott. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, c'est prêt, mais son invitée dort encore.

Vu qu'elle ne se réveille pas, il va la voir pour se rassurer sur son état : la petite fille grelotte sous son tas de couverture. Il pose sa main sur son front. C'est brûlant tellement sa température est élevée, la petite fille délire et parle toute seule. Affolé, M. Scott décide de l'emmener chez le médecin. Il la prend dans ses bras avec beaucoup de peine. Malgré son âge, quadragénaire, cela ne lui fait pas peur, il marche un peu en faisant une courte pause pour récupérer.

2

Il prend la route en direction de Tyrone, la ville la plus peuplée de la rivière Shannon. Arrivé en ville, il va voir son médecin généraliste. Il pousse la porte et entre en criant :

« Docteur, docteur, venez vite, s'il vous plaît ! »

En le voyant entrer avec l'enfant dans les bras, il lui demande de la déposer dans une salle à droite et lui pose des questions, car il sait que M. Scott n'a pas d'enfants.

« Qu'est-ce qu'elle a la petite ?

— Elle est brûlante de fièvre et elle délire. »

Le médecin l'ausculte. Effectivement, elle a beaucoup de fièvre. Pour la faire baisser, il décide de lui faire une injection de pénicilline. Il la laisse se reposer dans la salle de droite, puis rejoint M. Scott qui attend avec inquiétude dans l'autre salle. Il lui pose des questions sur la fillette. M. Scott lui répond que c'est sa petite nièce du côté de sa sœur, et qu'avec sa mère, elles viennent le voir de temps en temps.

« Que disait-elle dans son délire ?

— Elle suppliait quelqu'un : “Ne me tuez pas, ne me tuez pas... Papa, papa, au secours !”

— Bien, monsieur Scott, répond le docteur Jordan, je ne suis ni psychologue ni psychiatre, mais je vais vous lire une définition du symptôme du délire fait par des spécialistes dans ce domaine.

Le délire est une perte de contact avec la réalité, un état dans lequel la personne décrit, voit ou réagit à des images ou des événements qui n'existent que dans son esprit.

La plupart du temps, le délire est simple à repérer : affabulations, incohérences, perte de contact avec le réel. Mais parfois, cela peut être un peu sournois, de petits troubles éclipsés chez une personne apparemment en possession de toutes ses facultés. Par ailleurs, il n'est pas facile de savoir si quelqu'un délire ou s'il dit la vérité. Ne vous laissez pas tromper par votre subjectivité, même si vous êtes persuadé que la personne raconte n'importe quoi.

Délire, hallucinations et agitation sont des phénomènes très imbriqués. Toutefois, l'hallucination porte sur les sens (vision, audition) alors que le délire porte sur l'interprétation que la personne fait de ce qu'elle voit ou entend. Certains délires peuvent être extrêmement construits, comme un véritable monde imaginaire.

Parfois, délire et hallucinations peuvent entraîner une agitation extrême.

Point important, monsieur Scott, c'est l'entourage qui décrète que quelqu'un délire.

Pour la personne, c'est différent : elle dit la vérité, elle est donc incomprise par son entourage. Cette incompréhension peut la rendre incrédule (donc elle se renferme encore plus dans son délire) ou agressive.

Pour vous faire l'ordonnance, il me faut le nom et le prénom de votre nièce. »

Il réfléchit un moment, *bon Dieu, je ne connais pas son nom ni son prénom, je vais dire quoi ?* Le médecin s'impatiente et redemande :

« Quels sont son nom et son prénom ? Monsieur Scott, vous m'entendez ? »

Pour ne pas attirer l'attention du médecin, il fait comme si sa pensée était ailleurs.

« Excusez-moi, docteur ! Mon esprit est parti vagabonder. Je m'inquiète pour la petite. » Il la nomme Aislin (Ashley). Le temps pour le médecin de finir de rédiger l'ordonnance, ils entendent une voix :

« Tonton, tu es où ? »

Ils se lèvent en courant tous les deux pour aller voir la patiente : la pénicilline a fait effet, ils la trouvent avec un visage défiguré par des boutons de fièvre, M. Scott pousse un hurlement :

« Que se passe-t-il, c'est quoi ça ? »

Le médecin lui explique que le bouton de fièvre n'apparaît que chez les personnes infectées par un certain virus. Bien souvent, l'infection remonte à l'enfance et pendant longtemps le virus reste « endormi dans les ganglions nerveux ». Mais il peut apparaître d'un coup, parce que certains facteurs peuvent le déclencher : la fièvre, le stress physique ou émotionnel, l'anxiété, le rhume ou la grippe, la fatigue, le surmenage, l'exposition au soleil, le froid. C'est un virus contagieux, il faut éviter tout contact. Cela peut durer jusqu'à quatorze jours.

M. Scott paie la consultation, prend l'ordonnance et va acheter les médicaments en laissant la fillette dans la salle d'attente du médecin. Il retourne ensuite la chercher et rentre chez lui. Il applique les consignes du médecin et laisse Aislin se reposer. Assis sur la grosse pierre qui sert de banc, devant sa maison, il a une idée : je vais aller voir le commissaire de police, M. Ferguson, originaire de la région, où il a enseigné longtemps, et lui dire la vérité ; voir avec lui comment faire pour découvrir l'identité de la petite fille. *J'aimerais bien la garder cette petite si personne ne se manifeste pour venir la chercher.*

Puis il réfléchit : *je ne peux pas laisser Aislin toute seule avec*

cette maudite fièvre, se dit-il en éclatant de rire. En vérité, Aislin, ce n'est qu'un prénom d'emprunt, que j'ai inventé. J'aimerais bien connaître son vrai prénom. Je pense que c'est la seule solution, j'irai voir le commissaire quand la petite ira mieux ; pour le moment, je vais lui préparer une soupe, ça va l'aider à récupérer un peu de force.

3

Quelque temps après, la soupe est prête, il réveille la petite fille. Il se met à côté d'elle et commence à la faire manger : elle a du mal à avaler, elle a mal à la gorge... Péniblement, elle finit son assiette de soupe, ensuite, il lui fait prendre ses médicaments et la remet au lit. Elle se rendort en peu de temps. Cela dure plusieurs jours.

Aujourd'hui, c'est dimanche, se dit-il, on n'a plus grand-chose à la maison et Aislin est toujours fatiguée. Je ne peux pas la laisser toute seule ; si elle se réveille et qu'elle ne me trouve pas, elle risque d'avoir peur et d'aggraver son état. J'aimerais bien aller faire des courses et voir ce que je peux lui acheter, elle a besoin d'autres affaires. Il s'assied devant la maison pour profiter du soleil. Il est huit heures du matin. Alors qu'il réfléchit, il entend des pas derrière lui. Il se retourne, Aislin est là.

« Bonjour, tonton.

— Te voilà, ma chérie, viens dans mes bras ; dis-moi, comment te sens-tu ? Tu as faim, tu veux quelque chose d'autre ? La fillette le rassure :

— Je vais bien, tonton, je me sens en pleine forme...

— C'est bien vrai ? Tu te sens en forme ? Penses-tu que tu es capable d'aller au marché avec moi ?

— Si tu veux, tonton.

— Tu peux marcher ?

— Je crois.

— Allez, viens avec moi, mais avant, il faut que tu prennes ton petit déjeuner pour avoir de la force.

— D'accord, tonton. »

Quelque temps plus tard, les voilà arrivés en ville. Ils traversent le marché de fruits et légumes frais et se dirigent vers le commissariat de police situé à la sortie de la ville, pour voir son ami, M. Ferguson, le commissaire. Dès leur arrivée, ce dernier les reçoit :

« Content de vous voir, monsieur Scott, quelle surprise, je suis honoré de votre présence ! Maintenant que vous êtes citoyen de Tyrone, nous ne nous voyons que très rarement. Est-ce une visite de courtoisie ? Présentez-moi cette grande demoiselle...

— Pardon, mille excuses, je vous présente mademoiselle Aislin. D'ailleurs, c'est la raison de ma visite.

— D'habitude, on se voit ailleurs, pas au commissariat... Il y a un problème ?

— Non, pas du tout, mais j'ai besoin de votre aide, si vous avez un peu de temps.

— Je vous écoute, j'aurai toujours le temps pour mon ancien professeur, monsieur Scott, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? » Il lui raconte l'histoire d'Aislin.

Ferguson saisit immédiatement le procureur général (officier de justice de la Couronne – *Law Officers of the Crown*). Ce dernier désigne une assistante sociale. Ferguson précise au procureur que M. Scott a fait ce qu'il faut faire avec la petite fille et qu'elle a l'air contente avec lui.

« Pouvons-nous la laisser avec lui le temps de faire des recherches sur ses vrais parents ? La petite se sent bien avec lui et lui fait confiance ; elle l'a accepté comme parent. Si on le lui enlève, elle risque de sombrer dans une dépression et ne pas

accepter une autre famille. Je pense, monsieur le procureur général, que la situation est très délicate, nous devons agir pour le bien-être de la petite.

— Vous connaissez M. Scott ? Vous avez confiance en lui ? demande le procureur général.

— Je le connais très bien, monsieur, car c'est mon ancien professeur de droit : mais cela doit rester entre nous, il ne faut pas que le juge le sache – il va prendre ça pour du favoritisme – ni l'assistante sociale.

— Je vais lui parler, mais vous, faites comme si vous ne connaissiez pas Scott, et allez tout de suite faire votre enquête, mettre une annonce dans les journaux locaux et dans tous les médias, il faut retrouver ses vrais parents. »

4

Ferguson ouvre l'enquête et prépare le dossier pour le faire passer au procureur général. Avec ce dossier, le juge va statuer. Scott s'inquiète :

« Si le juge ordonne que l'assistante sociale récupère Aislin, je vais la perdre, je ne donnerai pas Aislin sauf à ses vrais parents. Ferguson le rassure :

— Le procureur général va intervenir auprès du juge pour que vous ayez la garde momentanément, jusqu'à ce qu'on retrouve ses parents ou bien quelqu'un qui peut nous renseigner sur son identité.

— Si j'ai bien compris, Aislin ne va pas rentrer avec moi à la maison, dit Scott.

— Mais non, monsieur Scott, avec quelqu'un d'autre, oui, l'assistante sociale garderait la petite fille, mais vous, on vous connaît et on a confiance en vous. Aislin vous a accepté, donc vous pouvez rentrer chez vous avec elle. Je vous tiendrai au courant de l'avancement du dossier, inutile de vous déplacer avec elle. Je passerai boire une Guinness avec vous. En revanche, monsieur Scott, si on retrouve les parents, inutile de tenter quoi que ce soit, la petite retournera chez eux.

— Bien sûr ! J'aimerais bien que vous les retrouviez. Pour la Guinness, c'est quand vous voulez, et pour la petite, je veux vous

voir avec une bonne réponse, une réponse favorable, lui dit Scott. Ferguson rigole :

— Ne vous inquiétez pas. Tant que le procureur général interviendra en votre faveur, vous n’aurez que de bonnes nouvelles.

— Je l’espère... Bon, je vous laisse, je vais faire du shopping avec Aislin.

— Vous savez, Scott, dit Ferguson, la petite a eu beaucoup de chance d’atterrir chez vous, je pense qu’il y a un ange qui l’a guidée, et pour ne rien vous cacher, j’ai comme impression de la connaître, la petite. »

« On te laisse travailler. Allez, ma belle, suis-moi, on va se promener à Tyrone, voir si on peut acheter des affaires et manger quelque chose. »

Dans la rue Connaught, en face de l’église, se trouve un bon restaurant situé sur la rive gauche de la rivière. C’était autrefois une zone commerciale florissante et sur la rue principale, de ce côté de la rivière, se trouvait une pâtisserie bien connue dans la ville.

« Tu veux un gâteau, ma chérie ?

— Oui, tonton.

— Viens, entrons, nous allons déguster un scone avec de la confiture de framboise et une crème épaisse, la *clotted cream*. C’est un petit pain, un cake, délicieux... avec un thé au lait, c’est vraiment un régal, ma petite Aislin !

Maintenant que tu as le ventre plein, on va t’acheter d’autres affaires pour fille ; on va à Golden Island Shopping Center, on trouvera beaucoup de choses intéressantes pour toi. »

La petite n’avance plus, le visage presque défiguré par les boutons de fièvre.

« Tu es fatiguée, mon enfant », lui dit Scott. Aislin hoche la tête pour dire oui. Il la prend dans ses bras et continue de marcher, mais sa force le trahit.

« Je n'ai plus la même force qu'avant, ma fille, lui dit-il, le souffle me manque, mais j'ai toujours rêvé de prendre mes propres enfants dans mes bras, mais la nature en a décidé autrement. Je n'ai jamais eu d'enfants : je suis stérile à cause d'une maudite infection à chlamydia, non traitée. J'espère que le bon Dieu me récompense maintenant par ta présence. Comme on dit : *Mieux vaut tard que jamais*.

En réalité, c'est un cadeau empoisonné, tu as à peine cinq ans, j'ai quarante ans, combien de temps me reste-t-il à vivre ? Vingt, voire quarante ans, peut-être plus mais peut-être moins ; dans quinze ans, tu n'auras que vingt ans, un âge où on sort à peine de l'adolescence : qui va s'occuper de toi ? Moi, tu vois, je suis malade, je suis en longue maladie. Je crois que je délire. Ne t'inquiète pas, ma fille ; que le juge m'accorde l'adoption, on verra le reste après. Faisons une pause pour récupérer, le centre commercial n'est plus loin. »

Après la halte, ils continuent leur chemin et arrivent au magasin pour enfants. Ils entrent : ils ont l'embarras du choix. Le shopping dure plusieurs heures. Aislin s'est endormie dans le chariot de course. À la sortie, il prend un taxi pour rentrer, car sa voiture est toujours au garage. Dès leur arrivée, il met la petite dans le lit et range les courses en attendant le livreur, qui doit apporter la chambre à coucher et le reste des meubles pour enfants. Peu de temps après, la livraison est là. Scott donne un coup de main pour décharger et installe les meubles dans la chambre de Aislin. L'opération dure presque trois heures. Une fois celle-ci terminée, il va vérifier l'état de la petite. Il la trouve, toujours en train de dormir paisiblement. Il reste à son chevet pour l'admirer et pour prier : « Ô, mon Dieu, ne me prive pas de sa présence chez moi ; fais que le juge m'accorde l'adoption et donne-moi le courage et la santé pour pouvoir m'occuper d'elle, aide-moi, Seigneur ! »

Alors qu'il fait ses louanges à Dieu, la sonnerie de la porte extérieure retentit, il jette un coup d'œil à travers la fenêtre, c'est Ferguson, accompagné d'une femme. Il ouvre la porte et les fait entrer. Scott dit à Ferguson :

« Je ne m'attendais pas à une visite quelques heures après notre rencontre...

— Rassure-toi. On peut se tutoyer ?

— Oui, répond Scott.

— D'abord, je te présente mademoiselle Sorcha, assistante sociale. Scott a peur, il croit que l'assistante sociale est venue pour emmener Aislin. Ferguson le rassure :

— Elle est là juste pour voir s'il ne manque rien au confort de la petite. Scott respire profondément et lui dit :

— Tu me rassures, j'ai cru que mon cœur allait s'arrêter de battre.

— C'est pour cela que vous êtes là ? Excusez-moi, je suis malpoli, je vous prie de bien vouloir vous asseoir. Puis-je vous servir quelque chose ?

— Étant donné que c'est une visite non officielle, oui, sers-nous des Guinness fraîches.

— Avec plaisir, j'ai même des sconses avec de la confiture, si vous voulez...

— Ça marche, lui dit Ferguson, puis il ajoute : le temps que tu nous serves, mademoiselle Sorcha peut-elle visiter la maison et voir Aislin ?

— Oui, bien sûr, faites comme chez vous, mademoiselle. »

Mon Dieu, fais que tout lui plaise, se dit Scott au fond de lui.

Sorcha visite la maison et entre dans la chambre où dort Aislin. Elle la trouve en train de dormir paisiblement, mais avec le grincement de la porte, elle se réveille. En voyant Sorcha, elle prend peur, elle s'affole et se met à pleurer. Scott arrive

rapidement, elle se jette dans ses bras en le serrant très fort contre lui et s'arrête de pleurer.

Sorcha constate que la petite se fie entièrement à Scott et a confiance en lui :

« Ce serait très difficile de la séparer de lui, la petite a mis tous ses espoirs et toutes ses chances de survie en Scott. Je pense qu'au fond d'elle, elle ne sait pas qu'elle a des parents ailleurs », dit Sorcha, en se retournant vers Ferguson et en lui disant qu'il faut rapidement aller voir le procureur pour faire avancer ce dossier.

« Le juge peut rejeter la demande de garde momentanément ainsi que le dossier de l'adoption présenté par M. Scott pour la bonne raison qu'Aislin est trop petite. C'est une fille et Scott est âgé ; c'est un homme qui n'a jamais eu d'enfants et ne connaît rien à leur éducation ; il est très peu probable que le juge approuve la demande. Ferguson réagit :

— D'après vous, quelle est la solution ?

— C'est simple, soit il se marie, soit il engage une gouvernante pour s'occuper d'Aislin, comme ça le juge pourra accepter la demande d'adoption. Scott dit :

— Entendu, je prends une gouvernante. Ferguson demande alors à Sorcha si elle en connaît une sérieuse.

— J'en connais une en qui j'ai entièrement confiance.

— Pouvez-vous vous charger du recrutement ? demande Scott.

— Sans problème, je vais la contacter immédiatement pour avoir sa réponse, puis nous irons voir monsieur le procureur, c'est très urgent. »

La gouvernante accepte la demande de l'assistante sociale pour s'occuper de la petite fille, dès le lendemain.

« C'est une bonne nouvelle, allons voir le procureur maintenant, en espérant qu'il peut nous recevoir. »

Ferguson téléphone au procureur et demande à être reçu avec

l'assistante sociale immédiatement. Un rendez-vous leur est accordé une heure après. Tous deux prennent la voiture de Ferguson et se dirigent vers le Département de la justice de l'Irlande du Nord. Une heure après, ils sont reçus par le procureur. L'assistante sociale explique ce qui s'est passé, comment Aislin a eu peur en la voyant entrer dans sa chambre et comment elle s'est jetée au cou de M. Scott.

« J'ai pu questionner la petite fille, elle ne se rappelle rien. Sa mémoire est totalement effacée ; pour le moment, la seule personne qu'elle connaît, c'est M. Scott. Si on essaie de la prendre, elle risque de faire une dépression, voire plus.

— Que voulez-vous dire par “voire plus”, elle peut se laisser mourir de tristesse ? D'après vous, quelle est la meilleure solution pour son bien-être ?

— C'est clair ! Elle doit rester avec M. Scott. »

Le procureur prend le téléphone et appelle le juge pour enfant. Il lui raconte l'histoire. Le juge leur accorde un entretien tout de suite. Après avoir entendu tout le monde, y compris M. Scott, il décide d'accorder une adoption provisoire de six mois, le temps pour M. Scott de présenter un dossier complet d'adoption. Dès la sortie du tribunal, Scott offre un verre chez lui, pour fêter l'événement. L'ambiance est à son comble, Scott est heureux, il devient papa pour la première fois de sa vie. Pour rire, il prévient que si cette ambiance devient délétère à cause d'une personne néfaste, il la tuera.

Les voisins participent à la fête, un barbecue est préparé, l'alcool coule à flots (*alcohol is flowing*) jusqu'à tard dans la nuit. Aislin s'est endormie tôt dans le salon, au milieu de ses jouets et de ses cadeaux. Scott l'a prise dans ses bras et l'a mise au lit. Elle avait déjà brossé ses dents toute seule à dix-neuf heures, car il veut lui apprendre les bonnes manières (*as brush*

your teeth), se brosser les dents, dormir tôt, et beaucoup d'autres choses. La gouvernante qu'il a engagée pour s'occuper d'elle n'a presque rien à faire. Scott veut tout faire lui-même, sous sa surveillance. Il n'a jamais fait ça, mais il le fait avec un grand plaisir et avec amour pour la petite Aislin.

L'idée de perdre Aislin le hante à chaque instant. Il pense que, peut-être, ses parents ou même un proche pourraient venir la chercher. Tout est possible. Alors il se raisonne et se dit : *pour le moment, elle est avec moi, je la garde, on verra après ; je suis son papa pour quelques mois, c'est déjà bien. Je garde l'espoir de l'avoir avec moi pour toujours, à moins que ses parents ne se manifestent, car je n'ai pas le droit de la priver de ses parents.*

Le temps passe vite, l'adoption provisoire accordée à Scott s'est écoulée et l'avis de recherche de Ferguson est resté vain : personne ne s'est manifesté, à croire qu'elle est venue d'une autre planète. Scott est fou de joie. Étant donné qu'il a présenté un dossier en béton pour l'adoption d'Aislin, il est certain que le juge va statuer en sa faveur.

Le lundi vingt septembre à midi, Ferguson sonne à la porte. Scott a peur d'entendre une mauvaise nouvelle de sa part. Il entre, il demande de ses nouvelles, Aislin vient lui dire bonjour. Ferguson lui fait un bisou et lui dit :

« Comment va mademoiselle Scott ? Car maintenant, tu es une Scott, au fait. Félicitations, monsieur Murray Scott, vous êtes un papa, pour toujours. Ma venue chez toi aujourd'hui, c'est pour t'annoncer le verdict du juge, il t'accorde l'adoption définitive : Aislin est maintenant ta fille adoptive, *your adopted daughter*. » Scott hurle de joie, il se jette sur Ferguson, il le serre dans ses bras, puis il enlace Aislin, l'embrasse et lui dit :

« Devant la loi, je suis ton père, plus rien ne nous séparera maintenant, sauf la mort. »

5

Scott continue de s'occuper d'elle comme un père dévoué. À six ans, il l'inscrit à l'école. Les rythmes scolaires irlandais et les horaires varient selon les écoles, mais le nombre d'heures d'enseignement par jour reste le même. Traditionnellement, la journée commence par une assemblée. Cette cérémonie se déroule chaque matin et réunit élèves et professeurs : elle consiste en un temps de réflexion à caractère religieux puis un temps de diffusion ou d'échanges sur des informations diverses, sur la vie de l'école ou sur des thèmes d'actualité. Les élèves ont cours du lundi au vendredi, à raison d'environ vingt-cinq heures par semaine, un cours dure quarante minutes. L'école ouvre du premier septembre jusqu'au trente juin.

Chaque matin, Scott dépose Aislin à l'ouverture des classes. Les cours ont lieu de 9 heures jusqu'à 12 h 30, puis après une pause déjeuner rapide, ils reprennent jusqu'à 15 heures environ, tous les jours de la semaine. La petite Aislin est douée à l'école, elle n'a que de bonnes observations et de bonnes notes, qui font plaisir à Scott. Chaque année, elle valide son année scolaire et passe à la suivante.

« Comme le temps passe vite, ma fille, cela fait quelques années qu'on est ensemble. Pour moi, ce sont des années de bonheur, dit Scott à Aislin, te voilà une jeune femme...

— Merci, Scott, d’avoir pris soin de moi – il préfère qu’elle l’appelle par son nom, pour lui, le mot papa est uniquement pour le père génétique et non pour le père adoptif. Dis-moi, hier soir, tu es rentré tard dans la nuit, rien de grave, j’espère !

— Ne t’inquiète pas, ma fille, tu sais que je fais partie des membres du bureau politique du nouvel organisme de défense de l’Irlande du Nord.

Notre mouvement est basé sur la paix. La paix est le seul combat qui doit être mené, parce qu’elle est à la fois une valeur et un désir. Nous ne voulons plus de perte de vies humaines, ni dans notre camp ni dans l’autre. Notre mouvement social est appelé à jouer un rôle accru dans l’identification des problèmes socio-économiques et dans leur résolution. Actuellement, on constate que cette guerre est une guerre de propagande, c’est un autre aspect du conflit que l’emploi de la propagande par les deux camps, lui dit Scott. Les Britanniques tentent de dépeindre l’IRA comme un mouvement protestant afin d’encourager le loyalisme des protestants irlandais. Les Anglais n’aiment pas les Irlandais. Ils nous privent de notre culture, ils mobilisent leurs troupes en Irlande, interdisent aux Irlandais la pratique du gaélique (notre langue traditionnelle), de notre musique, et nous privent de nos libertés les plus fondamentales.

On cherche le génie dans l’homme de guerre, pourquoi ne pas le chercher dans l’homme de paix ?

Actuellement, nous sommes menacés par des inconnus qui veulent faire disparaître notre mouvement. Oui, ma fille, moi-même, j’ai reçu des menaces, mais ne t’inquiète pas, ce ne sont que des menaces en l’air, rien de grave, rien de bien méchant, dit Scott pour rassurer Aislin.

— Non, tu te trompes, il ne faut jamais prendre ces menaces à la légère, soit vous arrêtez votre mouvement, soit ils passent à

l'action, ces gens-là ne rigolent pas. Je suis sûre qu'ils te surveillent de près sans que tu le saches. Je veux que tu fasses plus attention à toi, promets-moi de faire attention. D'ailleurs, pourquoi ne laisses-tu pas tomber le mouvement ? lui demande Aislin.

— Je ne peux pas laisser mes camarades se battre seuls, on a commencé ensemble, on finit ensemble...

— C'est comme tu veux, je sais que tu es têtu comme une mule, mais s'il te plaît, fais attention ! Tu sais, s'il t'arrive quelque chose, j'en mourrai, je n'ai personne d'autre au monde que toi.

— Notre problème en Irlande, c'est que l'opposition entre républicains et nationalistes (principalement catholiques) d'une part, loyalistes et unionistes (principalement protestants) d'autre part, sur l'avenir de l'Irlande du Nord, entraîne une montée de la violence qui dure depuis des années.

Actuellement, l'Irlande du Nord fait partie du Royaume-Uni. La guerre d'indépendance de 1919 à 1921 a abouti en décembre 1922 à la création d'un État irlandais libre, formé de vingt-six comtés. Les six comtés restants, nommés Irlande du Nord, restent au sein du Royaume-Uni, qui est nommé en 1927, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord.

Aislin pose une question à Scott :

— Pourquoi les Anglais n'aiment-ils pas les Irlandais ?

— On se pose la question. La violence est-elle une affaire de tendance innée ou de culture ? L'humain est-il foncièrement un "animal tueur", un prédateur hanté par le mal, la haine, l'agressivité ?

— C'est quoi hanté ? demande Aislin.

— Par exemple, une maison hantée est une demeure réputée pour être occupée par des esprits, des fantômes ou d'autres

forces surnaturelles inexpliquées. On serait tenté de répondre : un peu des deux. On suppose en effet qu'il doit y avoir quelque chose de profondément inscrit dans la nature humaine, pour que les hommes répètent depuis toujours les mêmes atrocités. Pourquoi cette haine ? Tu as bien raison, dit Scott. Il sera temps alors de s'interroger sur les conditions qui permettraient d'affronter sérieusement le problème des racines et des causes de la fureur humaine. »

Aislin montre son inquiétude à Scott et lui demande de se retirer du mouvement. Scott lui répond :

« C'est la moindre des choses que je rende à l'Irlande ce qu'elle m'a donné. Je t'ai dit, tu n'as pas à t'inquiéter ma fille, je fais très attention. En attendant, fais-nous un scone et sers-moi une Guinness, s'il te plaît, ma brave fille.

Tu vois Aislin, depuis que j'ai quitté Antrim pour venir m'installer à Tyrone, j'ai toujours apporté mon aide à l'Irlande, jour après jour. Je suis devenu un chef incontesté et je dois continuer à œuvrer pour la paix, mais les Anglais ne sont pas reconnaissants, ils n'ont aucun respect pour notre organisme.

— Je peux savoir ce que tu attends pour passer le flambeau ?

— Bientôt, ma fille, dès que l'un des membres du bureau acceptera de conduire le mouvement, je me retirerai. Tu as bien raison. J'ai envie de me reposer, et, pour une fois, d'aller encourager l'équipe de football gaélique.

— Moi, je ne comprends pas ce jeu de football gaélique ? dit Aislin.

— Voici un aspect de l'Irlande dont je ne t'ai jamais parlé : les sports gaéliques. L'Irlande possède deux sports qui lui sont propres, le hurling et le football gaélique, que moi j'adore. Le hurling vient d'être listé au patrimoine de l'UNESCO. Voilà le minimum pour comprendre un match lors de tes prochaines sorties ou vacances : si tu voyages, tu vas probablement

t'interroger sur les innombrables drapeaux bicolores qui ornent les villages, les maisons, voire les voitures. Ces drapeaux représentent les équipes de sports gaéliques, chaque village et chaque comté a ses couleurs. Tu croiseras également de nombreux terrains où à chaque extrémité se trouvent des buts qui ressemblent au rugby, en plus petit, avec des filets entre les barres. Ce sont des sports où le contact est autorisé et qui peuvent donc être assez violents. Mais, on se contente de se donner des coups d'épaule, on se tire par le tee-shirt, etc. Pas de tacles avec le pied ni de plaquages. Le terrain fait environ cent trente mètres de long et quatre-vingts mètres de large. Une équipe se compose de quinze joueurs et d'un goal. Une partie se déroule en soixante ou soixante-dix minutes, avec d'éventuelles prolongations. Il y a des arbitres ; il y a dans les deux sports, des équipes masculines et féminines. Marquer dans le filet donne trois points et marquer entre les barres au-dessus du filet donne un point. Néanmoins, l'équipe qui aura marqué plus de points dans le filet peut en tirer plus de mérite vu que c'est plus difficile à cause du gardien.

— C'est clair. Si j'ai bien compris, tu as deux passions. La première, c'est ton mouvement pour la paix et la seconde, c'est le foot.

— Non, ma fille, tu te trompes ! J'ai trois passions dans ma vie, je vais te les citer dans l'ordre : ma première passion c'est toi, la deuxième, c'est notre mouvement de paix et la troisième, c'est le foot.

— Moi aussi, tu me passionnes par ta gentillesse, ton amour pour moi (qui est réciproque), ta bonté et ton amabilité, lui dit Aislin.

— Dis-moi, comment se passent tes études à la faculté des Sciences économiques et de gestion ?

— Très bien, je m'en sors bien, tu sais bien que je suis passionnée par mes études !